

Breathless_cie/Louise Hanmer

The Pancake problem



Création chorégraphique 2016

Contact : 079 778 17 33 – breathlesscie@gmail.com - www.breathlesscie.com

Distribution et soutiens

Conception et chorégraphie	Louise Hanmer
Interprètes	Valentine Paley, Elodie Aubonney Aurélien Patouillard Marius Schaffter
Scénographie	Claire Peverelli
Costumes	Aline Courvoisier
Son	Clive Jenkins
Lumières	Jonathan O’Hear
Regard extérieur	Anne Delahaye
Administration	Laure Chapel/Pâquis Production
Durée	75 minutes

Soutiens

La Ville de Genève, Le département de l’Instruction publique, La Loterie Romande



Presse

Au Galpon, Louise Hanmer voit l'homme derrière le panda

La chorégraphe genevoise dirige quatre danseurs dans une proposition qui interroge notre fascination pour l'animal originaire de Chine. Délicat et décalé

Louise Hanmer trace sa route avec constance et élégance. Cette chorégraphe genevoise, qui est aussi psychomotricienne et professeur de yoga, propose depuis plus quinze ans à la tête de la Breathless cie des créations raffinées sur le corps lorsqu'il devient étranger ou sur les objets vus de manière décalée.

Ici, dans «The Pancake problem», la jeune femme interroge notre fascination pour les pandas. Trois tableaux à voir au Galpon, à Genève, jusqu'au 6 mars, dans lesquels on retrouve sa patte délicate et un soupçon de Marco Berrettini. On pense au chorégraphe italo-genevois lors de la première danse qui se répète jusqu'à satiété et, à la fin, au moment de la déambulation à la fois farceuse et inquiétante des pandas modifiés. Il y a parrain plus éteint.

Une compassion spontanée pour le panda

Il est si chou qu'il est partout! Le panda n'est pas un animal comme les autres. Qu'il soit parqué dans un zoo où il a d'ailleurs de la peine à se reproduire ou qu'il soit observé dans les montagnes de Chine où il naît, le panda génère chez l'homme une compassion spontanée. On l'aime, on a envie de le protéger, on l'associe à nos rêveries. Ce constat amuse et intrigue Louise Hanmer qui imagine une pièce en trois temps pour disséquer cet élan.

Premier tableau, quatre danseurs, baskets et tenue d'échauffement, accomplissent une danse folklorique inspirée du Tibet. Une ronde gracieuse où les bras ouvrent la voie. La chose dure tant et tant qu'Elodie Aubonney, Valentine Paley, Aurélien Patouillard et Marius Schaffter semblent partis pour la soirée. Ce n'est pas désagréable, mais ce n'est pas non plus totalement passionnant. L'idée? Associer le Tibet oppressé au panda chassé et commercialisé? Si c'est ça, la piste est très, trop finement suggérée.

Comme des pandas en captivité

Deuxième tableau, les comédiens explorent le plateau, comme des pandas en captivité. Pneus, planches, sceau, ils escaladent, renversent, empilent, tandis qu'en voix off, un panda doté de la parole raconte son parcours neurasthénique dans les zoos du monde entier. L'instant, malin, est bien trouvé.

Comme ce moment de la conférence de l'ONU d'un dignitaire chinois dont la traduction simultanée en français est aussi plate que ses propos sont convenus. De quoi montrer la fatuité de ces grandes déclarations quand les pandas et les hommes meurent des inégalités perpétuées. Commence alors une partie techno où Elodie Aubonney revient en fille électrique, bombe des podiums, mini short et masque de panda, sur une musique binaire. Là, c'est la colère et la part iconique de l'animal blanc et noir qui sont convoquées. Pêchu.

Mais le moment le plus troublant et singulier arrive à la fin. Lorsque les deux danseurs masculins, transformés en pandas sans doute transgéniques vu leurs formes chaotiques et

l'hybridité de leur costume, divaguent sur le plateau et tentent de développer une sociabilité. Leur démarche est maladroite, empêchée par une tenue aussi encombrante que bricolée et tout essai de construction collective, d'ascension commune et de coopération tourne court. A travers le panda, on devine l'homme et sa difficulté à construire une société équitable et équilibrée.

Marie-Pierre Genecand, Le Temps, 3 mars 2016



Des pandas pantois

La chorégraphe genevoise formée à New York Louise Hanmer brouille les frontières entre l'humain et l'animal dans «The Pancake Problem».

Dans la ménagerie du théâtre genevois, on a croisé récemment les grands singes de Guillaume Béguin. On s'apprête à rencontrer ces jours les lézards de Ludovic Chazaud. Et on ne manquera pas, en parallèle, les pandas de la chorégraphe Louise Hanmer, nouveaux alter ego d'une humanité éternellement écartelée entre nature et culture.

Mais aussi entre ici et ailleurs, puisque, avant de se transformer en enclos zoologique, le plateau du Galpon sert de piste de danse à quatre interprètes marquant le rythme d'une electro aux accents sinisants. Une de ces musiques répétitives et vaguement exotiques qu'on entend s'écouler dans les ascenseurs ou les lounges de chaînes hôtelières planétaires.

Elodie Aubonney, Valentine Paley, Marius Schaffter et le délicieusement pataud Aurélien Patouillard exécutent donc leur ronde décervelée, dont ils s'échappent par moments pour s'assimiler peu à peu au monde de l'*Ailuropoda melanoleuca*, cette espèce adulée des enfants, des scientifiques et des écolos, aujourd'hui en voie d'extinction. Car le panda en captivité fait la grève du sexe. Préférant, comme les deux garçons du quatuor désormais affublés de masques idoines et de rembourrages aux entournures, vaquer mollement à leur désœuvrement ludique. Sur fond d'intervention diffusée sur écran d'un délégué chinois au Conseil de sécurité de l'ONU, nos nounours friands de bambou s'enfoncent en pantelant dans leur obésité apathique.

Tandis que la malicieuse question posée par Louise Hanmer et sa compagnie Breathless se met gentiment à tarauder le public: se reconnaîtra-t-on plus volontiers dans l'affairement mécanique de l'homme, ou dans la résistance végétative du mammifère?

Katia Berger, Tribune de Genève, 25 février 2016.

La pièce

Dans "The Pancake problem", la scène est un espace brut, lieu d'exposition et de mise à nu. Le dispositif place le spectateur dans la passivité/activité du visiteur de zoo. Les interprètes sont pris dans ce huit clos, avec à leur disposition un panel d'objets plastiques et géométriques, leur permettant de se construire un environnement, tel celui d'un enclos ou d'un décor, où la nature est évoquée. Sur scène, chacun cherche à s'approprier cet espace, mais sans pouvoir construire quelque chose de satisfaisant, l'issue encore la plus acceptable, et bien de laisser place au vide, comme pour faire face à une certaine réalité, parfois difficile à contourner, mais au combien réel.

Louise Hanmer poursuit avec ce projet un travail sur la transformation du corps, propos déjà abordé dans "Une Curiosité", (solo présenté au Théâtre du Galpon en 2013). L'anatomie singulière de chaque interprète est le point de départ du travail de mouvement. En s'inspirant des particularités physiques du panda, (ses proportions anatomiques singulières, sa relative passivité et monotonie de champ d'action, son rapport à la verticalité, son aptitude à grimper...), les danseurs et comédiens cherchent une autre manière de se mettre en relation avec les objets et entre eux, en sortant d'un rapport typiquement humain de cause à effet, et en explorant une dissociation entre regard et action qui va engendrer une autre manière d'aborder l'espace et les relations interpersonnelles. La voix et le langage sont impliqués dans cette pièce. Comme pour "donner une voix au panda". Et s'il nous parlait de son expérience, de son état de corps ? Et s'il nous disait ce qu'il pense de "sa condition" ?

En partant de la nature singulière des pandas, et de la difficulté qu'ils ont à se reproduire en captivité, Louise Hanmer questionne ce rapport que l'Homme entretient aujourd'hui avec ce curieux et fascinant animal. Entre l'idéal d'une nature sauvage et sa domestication, quel environnement cherche-t-il à lui créer ? Plus l'Homme cherche à maîtriser cette relation, plus il semble être renvoyé à sa propre image, celle d'une solitude difficile à porter.



Photos ©Dorothee Thébert Filliger

Breathless_cie

La compagnie Breathless a été créée en 2001 à Genève, suite à une première collaboration entre la danseuse Louise Hanmer et le vidéaste Laurent Valdès: "*Solo one*" (2000), spectacle suivi de "*Like a Teddy Bear*" (2001), "*I feel always like home, even in myself*" (2002). En 2004 Louise Hanmer reprend la direction de la compagnie et présente "*Welcome!*" (2005), "*Roll Over*" (2009), "*Les ballets du jardin*" (2011), "*Une Curiosité*" (2013), et "*Pipe Around*" (2014/15).

Le travail de la compagnie Breathless, que ce soit lors d'un projet chorégraphique pour un théâtre, ou lors d'une performance in situ, s'articule toujours à partir de l'espace et d'objets, et ce sont ces éléments qui dès le départ motivent et orientent les propositions de la chorégraphe. Pour le mouvement, Louise Hanmer s'inspire de gestes du quotidien, pour les détourner et en jouer. Elle est intéressée par créer des décalages entre une situation attendue et une décontextualisation des mouvements qui y sont liés. Les créations de la compagnie sont fréquemment influencées par les différentes collaborations artistiques qu'elle engage. Mais au cours des années, une ligne se dessine dans ce travail, en cherchant des images fortes et décalées à la fois, où le corps, tout en gardant une certaine abstraction de mouvement, devient personnage.

Notes sur la chorégraphe

Louise Hanmer (1973), d'origine anglaise, née au Canada, a grandi en Suisse. C'est à New York à la Trisha Brown Dance Company, et au Mouvement Research qu'elle démarre une formation professionnelle en danse. Elle poursuit cette formation en Suisse et en Europe au gré des stages. Avidée de mettre en pratique différentes techniques de composition et d'improvisation, elle crée en 2001, la compagnie Breathless, une plateforme qui lui permet de réaliser des pièces pour la scène en collaboration de nombreux artistes. Elle crée également en dehors des théâtres, des performances ou des formes courtes, "*Les ballets du jardin*" (2011), à la 1^{ère} Biennale des Arts Contemporain aux Libellules à Vernier, "*Souffle*" 2006, Festival des Arts Vivants de Russin, et Blackbox Bremgarten, "*Long wave- short wave*" 2004, Fête de la musique à Genève). Elle a également travaillé avec différents chorégraphes, et plasticiens, tels : Adina Secretan « Place » (2014), Perrine Valli et Ensemble Vide « Deuxième étage dans la lumière du soleil », Jérôme Leuba « battlefield 98 » (2014) « battlefield 9 / washington sniper » (2005), Estelle Héritier « Aikia » (2008), Foofwa d'Immobilité « Live and Dance » (2007), Marie-Louise Nespolo « Louise Parade » (2004), La Ribot « 40espontaneos » (2003), Gary Stevens « And » (2002). En parallèle elle exerce la profession de psychomotricienne, enseigne le yoga, et depuis 2011, elle a collaboré 4 ans au « Parcours Artistique », des ateliers pluridisciplinaires pour enfants au Forum Meyrin. En 2013 elle participe au *Choreographic Laboratory* organisé par RESO à la Gessnerallee à Zürich.